

Les Lettres Européennes : la dette et le don
European Literature : a debt, a gift
Riga, 6 décembre 2013

Guy Fontaine

Auteur d'*Eiropas literatūras vēsture. Hrestomātija*

Agrégé de l'Université

Professeur de Lettres et Cultures d'Europe/ Académie de Lille

Président du Réseau Universitaire Les Lettres Européennes

En avril 2008, l'Assemblée Parlementaire du Conseil de l'Europe a voté à l'unanimité la Recommandation 1833 en faveur de l'enseignement des Littératures Européennes. De façon amusante, la traduction anglophone de cette Recommandation est la suivante : « Recommandation promoting the teaching of European Literature ». Le titre français de notre *Manuel d'Histoire de la Littérature Européenne* est, lui : *Lettres Européennes*. Le français est une langue latine qui permet ce pluriel, collectif prudent et commode. Le titre de notre ouvrage en letton est : *Eiropas literatūras vēsture. Hrestomātija*. L'auditoire letton que j'ai le plaisir de saluer ici me dira s'il s'agit d'une appréciation singulière de la littérature européenne, ou d'un pluriel politiquement correct.

Notre démarche d'auteurs, Annick BENOIT, 150 universitaires de tout le continent européen et moi, n'a, au départ, aucun lien avec la politique au sens restreint et moderne du terme : notre projet est né en 1988 de notre expérience de professeurs de lettres ; dans ces années-là, les étudiants en classes préparatoires scientifiques, des jeunes gens de 20 ans, destinés à intégrer les grandes écoles les plus renommées en France, avaient à passer un concours composé de trois matières : leur spécialité, les mathématiques, la littérature. Celle-ci représentait un tiers du coefficient global et ne pouvait donc être négligée par des étudiants qui, précédemment, n'avaient que faire de Charles Dickens, ou de Janis Rainis. Le programme était ambitieux : un texte narratif, une pièce de théâtre, un recueil de poèmes choisis dans toute la littérature mondiale : le latin Sénèque, le japonais Mishima et le français Baudelaire se côtoyaient. Dans un premier temps, en 1988, nous avons écrit pour eux *Lettres ou le Néant* qui avait pour seule prétention de leur inculquer quelques principes d'approche d'un texte littéraire français, mais inclus dans son contexte européen. C'est pourquoi nous avons mis au point une présentation succincte des racines de la littérature française (la Bible, les littératures grecque et romaine) et des branches collatérales (littératures italienne, espagnole, anglaise, américaine, russe, ...) rédigées par des spécialistes. En faisant ce travail, nous avons constaté le manque d'outils pour l'approche des littératures étrangères par des non-spécialistes.

A titre d'exemple, (nous étions dans les années Mitterrand), nous avons créé une tempête médiatique, en osant, pour la première fois dans l'histoire de l'école républicaine, présenter la Bible dans un manuel scolaire. Autre exemple, témoignage accablant de l'ethnocentrisme régnant en France, et, nous l'avons vérifié, régnant largement en Europe, il y a un quart de siècle, Les Lettres Européennes ont été novatrices quand elles ont publié dans une collection pédagogique de poche une édition critique de *La Cerisaie* de Tchekhov et de *Macbeth* de Shakespeare. Il y a 25 ans, c'était les deux uniques titres étrangers Petits Classiques de chez Hachette! Que faire pour proposer une vision non strictement nationale de l'héritage littéraire dont nous profitons tous ?

Si nous avons balayé immédiatement l'idée de rédiger une présentation de la littérature mondiale, en revanche, nous avons été attirés par l'idée d'un ouvrage consacré à la littérature de l'Europe, cette extrémité du continent asiatique dont elle est culturellement si différente. C'est ainsi que nous avons été confrontés à cette question : peut-on parler de littérature européenne ? Nous avons alors conçu un premier ouvrage *Lettres Européennes*,

paru en 1992 chez Hachette pour le grand public cultivé. Parution chez De Boeck en Belgique, chez Meulenhoff aux Pays-Bas, chez Sokolis en Grèce, chez Routledge en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Puis, en 2007, nous avons repris cet ouvrage, sous forme de manuel pour les étudiants. Il a été publié en 2007 par De Boeck à Bruxelles et à Paris, et traduit et publié en Pologne et tout récemment en Lettonie, aux éditions Jānis Roze. Les enjeux de cette entreprise évoquant notre héritage littéraire européen et sa transmission, voilà ce dont je veux parler avec vous ici.

I] Existe-t-il une littérature européenne ?

Peut-on parler de « littérature européenne » quand le terme « européen » a des résonances différentes selon la manière dont on appréhende l'histoire des dernières décennies de notre continent ? Tantôt lié à l'idée d'une hégémonie précédée d'une invasion, tantôt à une alliance industrielle et commerciale, il a été, dans l'après-guerre, souvent peu valorisant. En France, pour certains, le rapprochement de « littérature » et d'« européenne » paraît incongru : il entraîne la surprise (la littérature européenne, ça existe ?), l'agressivité (le concept de littérature européenne n'est pas pertinent), la commisération (qui, de nos jours, peut être intéressé par la littérature des pays européens ?). On préfère alors parler de « littératures européennes » au pluriel pour insister sur la diversité, ou de littératures (toujours au pluriel) d'Europe pour insister sur la simple coïncidence d'un ancrage géographique. Or, ces questions ne se posent pas au-delà des frontières de l'hexagone : la littérature européenne, par exemple, est au centre de la formation littéraire des étudiants en Belgique (universités de Leuven) et en Suisse (université de Haute-Alsace Bâle/Mulhouse).

Mais le refus du concept de littérature européenne est encore plus net dans les pays anglophones de notre continent : Salman Rushdie est-il un auteur anglais, dont un auteur européen nous demandent les Anglais ?

Nous, lecteurs français, parlons facilement de littérature sud-américaine mais qui serait imbattable sur le quiz : quelle est la nationalité de Borgès (Argentine), Vasconcelos (Mexique), Isabel Allende (Chili), Jorge Amado (Brésil), Gabriel Garcia Marquez (Colombie), Sepulveda (Chili), Paulo Coelho (Brésil), Julio Cortazar (Argentine), Mario Vargas Llosa (Pérou, avant l'Espagne) ? Nous évoquons d'abord la littérature africaine avant de préciser que Nazi Boni vient du Burkina Faso ; Aouta Keita, Mali ; Ahmadou Kourouma, Côte d'Ivoire ; Mariama Bâ, Sénégal ; Camara Laye, Guinée ... Et même, pour être honnêtes, nous rangeons facilement les auteurs du nord de l'Europe dans la catégorie scandinave. La réciproque est vraie : aux Etats-Unis, comme en Chine, on parle d'abord de littérature européenne, avant de préciser s'il s'agit de littérature italienne ou polonaise. D'une telle mosaïque géographique, on se soucie en premier de l'effet général.

Abordons l'angle historique : au Moyen Age, la question ne se pose pas ; ou le texte est écrit en latin et appartient à tous, ou il est écrit dans une langue vernaculaire mais, si c'est un succès, bien vite il est « emprunté », c'est-à-dire traduit, adapté, réécrit. Pétrarque rencontre Laura en 1327, et compose pendant des décennies les sonnets qui forment son *Canzoniere*. Deux siècles plus tard, à l'ouest de l'Italie le Portugais Camões, à l'est le Hongrois Balint Balissi, au Nord l'Anglais Edmund Spenser, en France Ronsard, Du Bellay, à Chypre, aussi, on écrit encore à la manière du poète italien ! Le grand poète polonais Jan Kochanowski, après un long périple, s'est exclamé, au 16^{ème} siècle : « Ronsardum vidi !/ J'ai rencontré Ronsard ». Bien sûr, lorsque les mouvements littéraires se répandent, il y a des décalages temporels, il y a des adaptations locales, le romantisme en est la preuve, mais il y a néanmoins une réelle circulation des idées, des esthétiques qui ne tient pas compte des frontières, ni des frontières politiques, ni de celles, plus difficiles à franchir, de la langue. En voulez-vous un exemple : je m'arrêterai un instant sur un poème anonyme finlandais, très probablement écrit par une femme au 19^{ème} siècle intitulé *Bouleau et Meurisier*.

Anonyme (19^e siècle)

Kantéléatar

Bouleau et merisier

J'étais la branche du bouleau,
La fille de l'arbre feuillu
Sur un essart* dans un désert
Où la fraise ne pousse pas.
Mais le merveilleux merisier,
le bel arbuste, embellissait
Dans un riche et rouge terreau
Un gazon de sève et de sang.
De ses belles branches nombreuses
Du fouillis de ses frondaisons,
Il masquait les feux du soleil,
Il arrêtait le clair de lune.
Et tout le monde l'admirait,
Tous les hommes s'émerveillaient
De ses belles fleurs toutes blanches,
Des bourgeons de ce bel arbuste.
Nul hélas ! n'aurait regardé,
Personne en pitié n'aurait pris
La branche vaine du bouleau,
De l'arbre vil et sans valeur.
Je grandis quelque temps encore,
docile à mon destin stérile.
Vint le ver dans le merisier :
les fleurs superbes s'en allèrent.
Le merisier porta sa peine, fut frappé
de maintes souffrances.
Je demeure et me dresse encore
Avec mes bribes de bonheur.

Anonyme finlandais, 19^eème siècle

Birch and wild cherry tree,

I was the branch of a birch
The daughter of a leafy tree
In a wasteland, in a desert
Where the strawberries don't grow.
But the marvellous wild cherry tree,
the beautiful bush, makes everything prettier
In a rich and red earth
A grass of sap and blood
With it numerous gorgeous branches
Making a cloud of leaves
It masks the rays of the sun
It stops the shine of the moon
Everyone admires it
All the men wonder
Its pretty flowers all in white
The buds of this beautiful bush
But alas! No one glances at,
No one takes pity on
The useless birch branch
Of the vile worthless tree
I keep on growing
Obeying my sterile destiny
A worm enters the wild cherry tree:
The wonderful flowers fall
The wild cherry tree is in pain
Suffering
I keep growing
And, sometimes, I'm happy.

*** Essart : terre stérile**

Nous voici proches des dainas, chères à Madame Vaira Vike-Freiberga, qui nous a fait l'honneur de nous préfacer notre ouvrage.

Mais le rustique bouleau végétal commun qui résiste mieux à la maladie et à la mort que l'élégant merisier qui le voisine, ne peut pas ne pas évoquer le roseau de la fable de La Fontaine dont je vais vous donner lecture ici. Je tiens à votre disposition une traduction de cette fable en anglais.

**LE CHÊNE ET LE ROSEAU,
La Fontaine, 17^{ème} siècle, France.**

Le Chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet (1)d'accuser la Nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure (2)
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon ; tout me semble zéphyr (3).
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'Arbuste ,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,(4)
Et dont les pieds touchaient à l'empire des
morts.(5)

(1) des motifs pour...

(2) par hasard

(3) l'aquilon est un vent du nord,
violent et froid, le zéphyr un vent léger
et agréable.

(4) celui dont la tête était voisine du ciel

(5) Plusieurs expressions sont tirées de

Virgile dans cette fable. Déjà, La Fontaine faisait allusion à l'image finale dans la quatrième lettre à sa femme, de son voyage en Limousin, lorsqu'il parle des tours du château d'[Amboise](#) : « Elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile, D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers. »

***The Oak and the Reed,
Jean de La Fontaine***

The oak one day says to the reed:
—You have a good right to blame the
nature of things:
A wren for you is a heavy thing to bear.
The slightest wind which is likely
To wrinkle the face of the water
Compels you to bow your head—
While my brow, like Mount Caucasus,
Not satisfied with catching the rays of the
sun,
Resists the effort of the tempest.
All for you is north wind, all seems to me
soft breeze.
Still, if you had been born in the
protection of the foliage
The surrounding of which I cover,
I would defend you from the storm.
But you come to be most often
On the wet edges of the kingdoms of the
wind.
Nature seems to me quite unjust to you.
—Your compassion, answered the shrub,
Arises from a kind nature; but leave off
this care.
The winds are less fearful to me than to
you. I bend and do not break.
You have until now
Against their frightening blows
Stood up without bending your back;
But look out for what can be. —As the
reed said these words,
From the edge of the horizon furiously
comes to them
The most terrible of the progeny
Which the North has till then contained
within it. The tree holds up well; the reed
bends. The wind doubles its trying;
And does so well that it uproots
That, the head of which was neighbor to
the sky, And the feet of which touched the
empire of the dead.

La question qui pourra nourrir nos discussions est la suivante : comment la fable savante de Jean de La Fontaine, l'homme de cour qui fréquente Louis XIV, est-elle parvenue entre les mains d'une lectrice anonyme finlandaise du 19^{ème} ?

L'art transcende les barrières créées par les conflits : au musée du Prado, nulle frontière nationale, linguistique n'empêche de passer de la salle Velasquez à la salle Rubens. Qu'il y ait eu, au XVI^e siècle, une guerre entre l'Espagne et les Pays-Bas, qu'importe ? De même qu'on écoute du Verdi, qu'on regarde un Dalí, qu'on tourne autour d'un Rodin, sans penser qu'ils ne parlent pas notre langue mais en sachant que leur œuvre en dit plus encore que ce que chacun de nous en perçoit, on peut lire très volontiers des œuvres littéraires étrangères, avec la magie et la trahison d'une traduction. Combien de poètes sont eux-mêmes traducteurs d'autres poètes ?

En 2005, le romancier tchèque Milan Kundera écrit : « *L'Europe n'a pas réussi à penser sa littérature comme une unité historique et je ne cesserai de répéter que c'est là son irréparable échec intellectuel* » ; dans un article du *Monde des livres*, dix ans auparavant, il regrettait déjà une approche universitaire trop spécialisée : « *La pratique universitaire examine la littérature presque exclusivement dans son cadre national : de Broch ne s'occupent que des germanistes, de Joyce que des anglicistes, de Proust que des romanistes* ». Sans suivre l'auteur de *L'art du roman* jusqu'au bout de cette idée, nous avons, Annick Benoit, les 150 universitaires de tout le continent européen et moi, pensé dès 1988 qu'il ne fallait pas réduire l'étude de la littérature à l'étude de la littérature de son propre pays. Aussi loin qu'on remonte dans le temps, aussi vaste que soit l'espace littéraire qu'on parcourt, on constate que bien des textes ont circulé malgré les frontières, malgré les interdits, malgré la différence des langues. Que dire du personnage de Don Quichotte d'où sont nés nombre de anti-héros littéraires, mais aussi des œuvres picturales, musicales, des ballets, ... ? Marguerite Yourcenar a emprunté le titre de sa trilogie autobiographique, *le Labyrinthe du Monde*, à Comenius, penseur et pédagogue de Bohême du XVII^e siècle que son père avait traduit. Shakespeare a puisé l'intrigue de *Hamlet* dans les récits de Saxo Grammaticus, historien danois du XII^e siècle. Avouons que nous nous sommes appropriés Homère, Shakespeare, Goethe, et bien d'autres sans état d'âme. Ils ne sont plus grec, anglais, allemand -termes contestables d'ailleurs- ils sont, point final. Ils sont des auteurs connus de tous. Vous pensez que, oui, c'est vrai, mais que c'est du passé ! Regardons notre époque, où, reconnaissons-le, la littérature se mondialise, on ne peut plus, pour le XX^e siècle et a fortiori le XXI^e siècle, avec autant de certitude parler de littérature européenne, influencés que nous sommes par les littératures des autres continents. Demandons-nous cependant où sont nés les genres littéraires qui occupent actuellement, sous des formes diverses, les rayonnages des librairies et des bibliothèques, je veux parler du roman policier et de l'autobiographie. La réponse est : en Grande-Bretagne pour le premier. Pour le second, la réponse est, peut-être, la Slovénie avec l'auto-fiction avec *Nekropola, Pèlerin parmi les ombres* de Boris Pahor (1967) revenu des camps de concentration, ou l'Allemagne avec *Kindheitmuster, Trame d'Enfance* de Christa Wolf (1976), ou encore la Pologne avec *Miazga, La Pulpe* de Jerzy Andrzejewski (1979), la Suisse avec *Thesaurus, œuvres auto-fictionnaires* de Paul Nizon (1999) qui a repris le néologisme de Serge Doubrowski, « auto-fiction » ? Toute l'Europe s'est mise à parler à la première personne ! (Y compris Gundars Ignats, le tout jeune auteur letton que le Centre National d'Etudes Spatiales et Les Lettres Européennes ont retenu pour représenter, dans un short story, en 2008, l'implication de la Lettonie, dans le concert spatial européen.

Pour ces raisons, d'ordre géographique et historique, en nous arrêtant sagement à l'aube du XXI^e siècle, nous nous sommes accordés, avec les autres participants à l'ouvrage, sur cette notion de « littérature européenne », plus engagée dans l'appréhension de l'évolution de la littérature dans l'espace et dans le temps que « littératures d'Europe » ou « littératures

européennes » qui suggèrent un catalogue, un inventaire des littératures plutôt qu'une littérature en création et en mouvement permanents.

II Les Lettres Européennes

Quand nous avons entrepris la rédaction des *Lettres Européennes* il y a un quart de siècle, il n'existait pas de manuel destiné aux étudiants (15-25 ans) ou aux étudiants leur permettant d'avoir une idée de la création littéraire à travers l'espace et le temps européens. Les ouvrages généraux, en français, se comptaient sur les doigts d'une main. Citons cependant les *Essais sur la littérature européenne* du Suisse Jacques Mercanton reprenant, en 1985, l'idée et le titre d'Ernst Robert Curtius qui, de 1924 à 1950, a rédigé des présentations d'auteurs étrangers.

Peut-être faudrait-il alors retourner la question : pourquoi un tel ouvrage n'existait-il pas ? Parce que l'histoire littéraire avait perdu de son prestige avec les nouvelles approches sociologiques, psychanalytiques, structuralistes, etc., de la création littéraire ; parce que la littérature, souvent indissociablement liée à la langue, a, aux yeux de beaucoup, un caractère national très fort ; parce que l'enseignement de la littérature, qui longtemps a reposé sur l'histoire littéraire, au moment où quelques pays s'ouvrent à l'Europe de l'industrie et du commerce et forment ce qui s'appelle alors la Communauté Européenne, se replie dans plusieurs pays sur la littérature nationale et se ferme à celles des pays voisins. Prenons trois exemples : au Danemark, les lycéens travaillent essentiellement sur la littérature danoise et la littérature scandinave contemporaines, avec, de temps à autre, une ouverture sur un auteur du passé (avant 1970) ou un auteur étranger qu'on étudie dans sa langue. La Grande-Bretagne s'ouvre à toute littérature de langue anglaise (américaine, indienne, australienne, sud-africaine, ...) et n'étudie plus les autres dans l'équivalent de notre lycée. Les enseignants français refusent, en 1992, une proposition d'ouverture des programmes à la littérature européenne : les professeurs de lettres disent ne pouvoir analyser sérieusement un texte en traduction ; les professeurs de langue sont priés de travailler sur du matériel d'actualité, essentiellement la presse, et non sur un support littéraire.

Les choses évoluent lentement depuis la Recommandation du Conseil de l'Europe, en faveur de l'enseignement des littératures européennes. C'est pourquoi nous envisageons de solliciter les institutions européennes pour qu'elles nous aident politiquement et financièrement à mettre au point une version numérique de notre *Histoire de la Littérature Européenne*. Ouh, grâce à la souplesse de l'édition numérique, les « petits pays » trouveraient toute leur place entre Virgile et Kundera.

Les esprits chagrins s'en chagrineront : depuis 20 ans, il nous est reproché d'avoir donné à Joost Van den Volden, illustrissime écrivain hollandais du 16^{ème} siècle un peu plus de place qu'à notre incontestable gloire nationale française Pierre Corneille.

Comment concevoir ces *Lettres Européennes*, dont le titre veut évoquer en douceur les *Lettres Persanes* ou les *Lettres Anglaises* ou Les *Lettres d'une Religieuse Portugaise*, sans d'autre filiation que ce nom ?

Comme un travail d'équipe, bien sûr, et, d'emblée, d'une équipe européenne. Plus de deux cents universitaires ont travaillé à ce livre, permettant par leur enthousiasme, leur rigueur et leur érudition, de ne pas adopter un point de vue unique. Le découpage chronologique des chapitres, par exemple, diffère de celui qu'on adopte traditionnellement dans les grands pays d'Europe. La Renaissance italienne et les Renaissances des autres pays sont séparées puisque le même terme ne recouvre pas exactement la même réalité et que le phénomène ne se produit pas simultanément. Même chose pour le classicisme ou le romantisme. Citons également le court chapitre « Fin de siècle » qui concerne plus particulièrement l'Allemagne et l'Autriche où régnait, de 1890 à 1914, plus qu'ailleurs, cet

esprit « fin de siècle ». Les auteurs des quinze chapitres principaux sont de nationalités différentes (le chapitre 15 a été rédigé par un professeur danois, le 14 par deux universitaires belges néerlandophones, le 13 par un Allemand, etc. ...), leurs collaborateurs également. Les rubriques « un genre littéraire » et « les auteurs-phares » ont été écrites par des spécialistes de toute l'Europe.

Deux lignes directrices ont été suivies : mettre en relief les liens évidents ou sous-jacents qui donnent une certaine unité à la création en Europe du haut Moyen Age au début du XX^e siècle et souligner les différences, ce qui s'est écrit à un endroit donné, à une époque précise et qui n'a existé que là. Du chapitre 2, « Genèse des lettres européennes » au chapitre 14 « L'après-guerre », la présentation des courants littéraires, des modes, des sujets d'inspiration communs à plusieurs pays apparaît sous trois aspects : dans la première partie du « tour d'horizon » qui analyse la situation littéraire du moment, dans l'étude d'un genre littéraire qui a pris naissance ou qui a fait florès à cette époque et dont on suit l'évolution, dans la rubrique « auteurs phares », titre inspiré par le poème de Baudelaire, où l'on essaie de souligner la filiation et la paternité d'auteurs qui ont marqué la littérature de leur langue ou la littérature de toute l'Europe. L'évocation d'une littérature spécifique à un pays, à une région, apparaît souvent à la fin du « tour d'horizon ». De toute évidence, vous comprendrez qu'on n'a pas eu la prétention d'étudier chaque littérature dans son intégralité. *Les Lettres Européennes* ne peuvent qu'offrir une idée très générale de la littérature en Europe.

Ces treize chapitres sont encadrés par deux autres conçus différemment : le premier chapitre met en place les héritages, posant les questions importantes d'où vient la littérature européenne ? Que doit-elle aux autres littératures ? Qu'a-t-elle apporté aux autres littératures ?

Et c'est ici qu'il faut aborder la question de la dette et du don. L'Ukraine est-elle partie constituante de l'Europe ? Pour les français cultivés de ma génération, elle est dans notre Imaginaire, via la chanson de Gilbert Bécaud, *Nathalie* : « Moscou, les plaines d'Ukraine et les Champs Elysées, on a tout mélangé et on a chanté ». Elle est aussi le pays de l'Etrangère, la mystérieuse Eva Hanska qui correspond pendant des décennies avec Balzac avant d'accepter de l'épouser dans les conditions les plus romanesques.

Mais surtout, pour les Ukrainiens et pour le grand romancier Yuri Andrukhovych, l'Ukraine du 20^{ème} siècle est le terrain d'une *Moscoviade*, *Moskoviada* (1993). On est à la fois dans l'*Illiade* d'Homère et *Ulysses* de Joyce. On est en Grèce, en Irlande et en Ukraine. On est en Europe, quoi ! Mauvais chiffres économiques, post-modernisme, post-industrialisation, échec des grandes idéologies. Place à de nouveaux héros ou anti-héros pour de nouvelles épopées ou anti-épopées.

Ainsi sont évoqués comme ils doivent l'être dans un manuel présentant l'héritage culturel littéraire européen, les apports de la littérature grecque, romaine, biblique et, plus brièvement, byzantine, celtique et arabo-andalou. Quant au dernier chapitre, il présente un auteur contemporain, encore vivant en 2007, dans un des pays du Conseil de l'Europe, et considéré pour son rayonnement et/ou sa modernité.

Pour qui avons-nous écrit *Les Lettres Européennes* ? Pour ceux qui choisissent de regarder au-delà du périmètre où ils ont grandi, c'est-à-dire les lycéens et les étudiants. A ce niveau de formation où l'on aspire à mieux comprendre pourquoi et comment, où l'on est en mesure de s'éloigner du cocon familial, il faut ouvrir l'enseignement non seulement au patrimoine national, mais au patrimoine de ses voisins. Si, d'un commun accord, l'accès à Shakespeare, Goethe ou Pirandello peut permettre aux étudiants de réfléchir à la condition humaine, pourquoi ne pas aller au-delà des grands noms de la littérature et faire découvrir aussi des œuvres contemporaines riches qui nourriront leur réflexion : les poèmes de l'Irlandais Seamus Heaney, de la Chypriote Niki Marangou, de la Luxembourgeoise José Ensch, par exemple. La vraie littérature a une portée universelle. Alors que la création

littéraire continue à prendre de l'ampleur (qui ne sent pas la plume le démanger ?), nous devons transmettre aux jeunes Européens la connaissance de ce qui existait avant eux et de ce qui existe aujourd'hui. Quoi qu'aient pu dire les défenseurs de la création ex nihilo, jamais la découverte des prédécesseurs n'a inhibé un vrai créateur. On peut supposer, au contraire, qu'elle le stimule.

III Les enjeux

Cette question de la formation individuelle et culturelle est doublée d'un aspect politique : connaître la culture de ses voisins invite à sortir de chez soi, à créer des liens plus étroits avec eux. On sait que chacun aura à cœur de garder ses racines ; que cela n'empêche pas de nous sentir européen, et pas seulement parce que le processus économique nous y contraints.

Les pays de l'Europe géographique ont des héritages littéraires en commun ; ils ont aussi maintenant un avenir en commun. D'où la décision prise par le Conseil de l'Europe, ce 17 avril 2008, à l'instigation du sénateur Jacques Legendre, Président de la Commission Culture au Conseil de l'Europe, et de Guy Fontaine, expert-consultant, de recommander aux quarante-sept pays qui le composent de « redonner aux jeunes l'envie de lire en promouvant l'enseignement, dans toutes les filières de l'enseignement primaire et secondaire, du patrimoine littéraire européen, et en créant des programmes adaptés à tous les niveaux » (Recommandation 1833, 8.1) ; de « soutenir la traduction de textes anciens et contemporains, et notamment les chefs d'œuvre des littératures européennes, de et vers les langues en usage en Europe avec une attention particulière aux langues de moindre diffusion » (Recommandation 1833, 8.5) ; d'« envisager la création d'anthologies et d'ouvrages pédagogiques de littérature européenne adaptés aux différents niveaux et aux différentes pratiques des systèmes scolaires européens » (Recommandation 1833, 8.6). Le dernier alinéa de cette Recommandation invite à « mettre au point des sites informatiques sur le patrimoine littéraire européen ».

Les Lettres Européennes : la dette et le don, sont, à ce jour, presque, dans les bibliothèques universitaires, un mètre de livres en papier racontant aux Belges, aux Français, aux Hollandais, aux Américains, aux Grecs, aux Polonais, aux Lettons, et j'en oublie peut-être, notre Histoire, notre saga, nos daines.

Il est temps de songer au numérique et à ses formidables possibilités. Je remercie l'Institut Culturel Français de Riga, l'Ambassade de France et, surtout, les institutions de Lettonie et les amis que je compte dans ce pays, de me permettre d'en parler ici.